



Lectures de poilus 1914-1918

Livres et journaux dans les tranchées

BENJAMIN GILLES
PRÉFACE DE JOHN HORNE

Lectures de poilus 1914-1918

Livres et journaux dans les tranchées

Malgré la boue, le froid et l'omniprésence de la mort, les poilus ont beaucoup lu, autant la presse que des livres. Pour s'informer, pour lutter contre l'ennui et la peur, pour mettre des mots sur l'indicible. *Guerre et Paix* de Tolstoï ou *Le Feu* de Barbusse, succès dès sa parution en 1917, rappellent aux soldats leur expérience vécue ; les œuvres de Jammes ou de Loti offrent une évasion bienvenue... Du côté de la presse, la guerre renforce la prééminence des grands quotidiens nationaux, mais les soldats lisent aussi la presse illustrée, notamment *La Vie parisienne*, qui apporte un peu de légèreté.

Croisant les sources officielles, les archives d'éditeurs et les témoignages, Benjamin Gilles nous permet d'être au plus près du ressenti des soldats. Se dessine ainsi un portrait renouvelé de nos poilus, plus érudits que l'on a tendance à le penser, bien moins sensibles au « bourrage de crâne » qu'on ne l'a dit, et travaillés sans cesse par le besoin de comprendre. Une plongée au cœur de la vie dans les tranchées et de l'époque tout entière.

« Le livre de Benjamin Gilles s'avère aussi suggestif pour l'histoire de la lecture que riche pour celle des poilus. Mais son mérite ultime, concernant ces derniers, est sans doute d'avoir un peu plus levé le voile de "l'incompréhensible". »

John Horne

Benjamin Gilles est conservateur des bibliothèques à la BDIC. Doctorant à l'EHESS, il prépare actuellement une thèse consacrée à la genèse de *Témoins* de Jean Norton Cru.

John Horne, le préfacier, est professeur d'histoire contemporaine à Trinity College (Dublin) et membre du comité directeur de l'Historial de Péronne.

Illustration de couverture :

© Bettmann/CORBIS

Imprimé et broché en Italie

—

Retrouvez toute notre actualité sur

www.autrement.com

et rejoignez-nous sur **Facebook**

DIRECTION DE LA MÉMOIRE,
DU PATRIMOINE ET DES ARCHIVES

Avec le soutien du



Lectures de poilus

Collection **L'atelier d'histoire**

La Direction de la mémoire, du patrimoine et des archives (DMPA) est une direction du ministère de la Défense, placée sous l'autorité du secrétaire général de ce ministère. La DMPA a notamment en charge la politique culturelle du ministère au travers des collections de ses musées, de ses services d'archives et de ses bibliothèques. Elle détermine et finance les actions nécessaires à la gestion et à la valorisation de ce riche patrimoine. C'est dans cette perspective que la DMPA développe également une politique de publication et de soutien aux productions audiovisuelles permettant à un large public de découvrir l'histoire et le patrimoine du ministère de la Défense.

La coordination éditoriale de cet ouvrage a été assurée par Chloé Pathé.

© Autrement et ministère de la Défense, Paris 2013.

www.autrement.com

Benjamin Gilles

Lectures de poilus

Livres et journaux dans les tranchées, 1914-1918

Cet ouvrage est coédité avec le ministère de la Défense,
Secrétariat général pour l'administration, Direction de la mémoire,
du patrimoine et des archives.

Éditions Autrement **L'atelier d'histoire**

À Babillette et à toute la famille, pour de nouvelles aventures !

Préface

Que reste-t-il à dire sur les « poilus » ? Après la disparition des derniers survivants de la « génération du feu », n'a-t-on pas tout recherché, tout écrit, à propos du long calvaire des soldats (français et autres) sur le front de l'ouest et sur les autres fronts de la Grande Guerre ? Eh bien, non ! D'une part, le questionnement se renouvelle avec l'évolution du temps et la redéfinition des rapports du présent avec le passé. Nos perspectives sur cette période toute proche et pourtant lointaine ont bien changé depuis la fin de la guerre froide et l'émergence de nouvelles formes de conflits. De plus, les archives de ce premier grand événement du xx^e siècle, qui a été mené et vécu par des sociétés de masse tout en contribuant à la formation de celles-ci, sont énormes, et elles n'ont été que partiellement exploitées, nous réservant, sans doute, bien des surprises. Si nous ajoutons les querelles d'interprétations parfois vives à propos de ce que Jean-Baptiste Duroselle appela « l'incompréhensible » – c'est-à-dire la capacité des poilus français de « tenir » au rythme de 800 morts par jour pendant quatre ans et demi –, il est évident que comprendre une expérience de 70 millions d'hommes (8 millions en France, soit les deux tiers de la population masculine adulte) continue à poser des problèmes de recherche et d'interprétation considérables.

D'autant que jusqu'aux années 1960, les anciens combattants occupaient le champ de leur propre mémoire. Les historiens regardaient ailleurs (vers les relations internationales, les opérations militaires, l'histoire politique) et ne s'aventuraient guère sur le terrain de l'expérience des soldats, même lorsque les archives s'ouvraient, et ce jusque dans les années 1980-1990, à l'exception des travaux pionniers de Guy Pedroncini, Antoine Prost et Jules Maurin en France. Depuis, nous avons vu un flot de correspondances et de carnets de soldats, retrouvés dans les greniers ou les archives, qui ont été publiés par des maisons d'édition tant nationales que locales. Ces publications témoignent d'un appétit remarquable en France pour la vie des soldats dans une guerre, certes centenaire, mais qui est celle de nos grands-parents et de nos arrière-grands-parents. Les maillons des générations, allongés par notre temps de vie accru, tiennent encore cette expérience dans la mémoire familiale.

Bien sûr, les historiens se sont mis à travailler sur les soldats depuis que la vogue de l'histoire culturelle a relayé et accompagné celle, antérieure, de l'histoire sociale en renouvelant l'historiographie de la Grande Guerre voilà vingt-cinq ans. À présent, nous avons une idée plus précise sur des questions aussi importantes que la presse des tranchées, la discipline et le moral dans l'armée, la justice militaire et les soldats fusillés, les rapports entre « front » et « intérieur », la « camaraderie » chez les poilus et l'expérience pénible des prisonniers de guerre. Les mutineries dans l'armée française entre mai et juillet 1917, leur sens et leur résolution, ont été étudiées et débattues. Elles ont pu être interprétées comme un « refus » cumulatif de la guerre par la base subalterne de la société ou comme une renégociation des termes de leur service militaire par des soldats citoyens en rupture avec un « horizon d'attente » – celui de la victoire – que le haut commandement ne semblait plus en mesure d'assurer. Enfin, nous avons pu suivre la sortie du conflit de ces mêmes soldats quinze mois plus tard, ayant surmonté la dernière et redoutable offensive allemande, épaulés par leurs alliés britanniques et américains, avant qu'ils échangent le grand pour le petit pays et retrouvent la vie civile.

Toujours est-il que des pans entiers de la vie des soldats restent à éclaircir. Comment en être surpris ? Rien que pour le front de l'ouest, nous devrions imaginer un « monde » – le mot n'est pas exagéré – où, à tout moment à partir de 1915, plus de 2,5 millions de soldats français, jusqu'à 2 millions de soldats venus de Grande-Bretagne et de ses colonies et de nombreux Américains jetés dans les derniers combats font face à plus de 2 millions d'hommes composant les troupes allemandes. De quoi constituer des villes entières ! En effet, si nous ajoutons l'immobilité de ce front pendant plus de trois ans, c'est d'une nouvelle forme de société qu'il s'agit – une société militaire, bien sûr, mais qui prend aussi une allure mi-urbaine, mi-industrielle. Étendue sur un « front » long de 700 km et large de 200 km (zones des « étapes » et de l'« arrière » des deux côtés), elle comprend, derrière la bande morte du « no man's land » et les rubans tordus des tranchées, de vastes camps, des baraquements et des cinémas, des parcs automobiles, des ateliers sans nombre et des systèmes de transports et de communications qui relient ce monde militaire aux nations dont il est l'expression profonde.

C'est dans ce cadre que se déroule le grand drame des soldats. Drame qui, lui, n'a rien de stable parce qu'il s'agit de tentatives sans cesse renouvelées avec des moyens en pleine évolution (gaz, aviation, artillerie lourde, tanks) de trouver une solution à cette guerre de siège qui s'impose brusquement à l'automne 1914. Le nouveau visage de la guerre déroute profondément les visions avec lesquelles les soldats, comme les généraux, ont abordé le conflit – visions ancrées dans les sociétés et les cultures du long XIX^e siècle. Les pertes, l'impossibilité de réussir l'offensive mais l'impossibilité de gagner sans elle, tout cela non seulement définit le terrible ordre du jour de la Grande Guerre, mais remet en question des valeurs profondes, jusqu'au sens du devoir, du courage et même de la masculinité. Reconstruire le défi cognitif et culturel de la confrontation entre la guerre et les soldats, tracer leur réponse tout en les réinsérant dans leur expérience quotidienne – le « monde » du front – et saisir dans tout cela le rapport réciproque entre commandement militaire et motivation des hommes – n'est pas la moindre des tâches.

Or c'est justement le but recherché et l'ambition réussie de l'étude remarquable que nous livre Benjamin Gilles, jeune historien et conservateur des bibliothèques, au sujet des lectures des poilus. De prime abord, on découvre un thème passionnant mais focalisé qui révèle une nouvelle dimension du vécu des soldats. L'auteur expose avec clarté et finesse tout ce qu'une bureaucratie, nécessaire au bon déroulement de la Grande Guerre, peut engendrer sur la production, le contrôle et la consommation de l'imprimé sur le front, qu'il s'agisse de la presse, des périodiques ou des livres. En marge de sa démonstration, il nous laisse apprécier à quel point la mise en regard des archives militaires conservées au château de Vincennes et des documents issus des Archives nationales reflète la situation, pendant la guerre, d'un pouvoir tiraillé entre l'autorité militaire et civile. C'est à Vincennes qu'il a pu trouver les traces de ce contrôle militaire qui, à partir de 1917, recense la vente des journaux aux soldats et qui mesure, par ce fait, leur goût pour la presse. Explorant cette France qui connaît alors un taux d'analphabétisme plus bas qu'aujourd'hui et une consommation de journaux plus élevée – réalités répercutées sur le « monde du front » –, il nous livre une analyse magistrale des prédilections des soldats en matière de presse, avec toutes les contraintes et les complexités que les circonstances de la guerre imposent. Il sait être tout aussi inventif et rigoureux en interrogeant des archives « civiles » et les carnets ou correspondances d'un faisceau de combattants afin de suggérer comment, et dans quel esprit, des soldats assoiffés de livres ont pu se désaltérer sur le front.

Déjà, Benjamin Gilles nous apporte beaucoup. Il montre que la lecture tient une place centrale dans le vécu des poilus. Par une anticipation ironique, ces sociétés qui n'ont pas encore installé le temps des loisirs, du moins pour les ouvriers et les paysans (thème majeur de l'entre-deux-guerres), le découvrent en plein conflit. Car le repos devient un des ressorts essentiels du moral du combattant. Même en première ligne ou dans des positions de réserve, les soldats ont bien des moments de loisir forcé – les fantassins paysans se considèrent comme des « fainéants » en écrivant à leurs femmes écrasées par le travail aux champs. Entre autres activités, journal ou livre à portée de

main, ils lisent. Ils lisent en silence, individuellement, pour échapper momentanément à la guerre. Ils lisent à haute voix, soudant ainsi le sens du groupe. S'appuyant sur les historiographies de la lecture, du livre et de la presse, Benjamin Gilles rattache la Grande Guerre, et surtout l'expérience majoritaire masculine du front, à une histoire sociale et culturelle transversale en faisant ressortir les continuités et les ruptures dont la guerre est le pivot. Si les habitudes d'avant 1914 structurent la lecture pendant la guerre, celle-ci provoque de nouvelles manières de lire et de nouveaux sujets justement par le défi cognitif auquel elle confronte les soldats, dont les traces vont perdurer. C'est surtout le cas du *Feu* d'Henri Barbusse – réussite éditoriale dont le sujet sous la plume d'un poilu est le poilu lui-même.

Et c'est là, avec un deuxième degré de lecture, que l'on constate toute l'importance du livre de Benjamin Gilles. Car il a choisi son sujet, au-delà de son intérêt intrinsèque, pour son potentiel symptomatique et sa puissance révélatrice à l'égard d'un champ plus large. Parce que la lecture de la presse et des livres est si répandue sur le front, son histoire permet de suivre, en transversal, le choc mental que la guerre a constitué pour les combattants et l'enjeu que cela a pu représenter pour le commandement militaire. Benjamin Gilles est trop bon historien pour imaginer que l'on peut tout expliquer par un seul côté. Néanmoins, si le côté en question possède une connectivité suffisante, l'étudier peut apporter des conclusions qui dépassent largement le sujet étroitement conçu. Tel est bien le cas de son livre.

La lecture de la presse, telle que les soldats la pratiquent, pose bien des questions sur leur façon de participer à l'effort national. Bien sûr, la presse est censurée au départ et contrôlée quant à sa vente sur le front, notamment à partir de la crise provoquée par les mutineries en 1917. Mais Benjamin Gilles nous montre que la censure est relative et, à ce propos, qu'une sensibilité critique, qui est bien réelle à l'égard du « bourrage de crâne », ne suffit pas pour définir l'attitude des soldats envers la presse dans sa totalité. Comme c'est souvent le cas pour les aspects majeurs de la Grande Guerre, il faut savoir passer au crible la part de la mythologie, qui s'est généralisée le plus souvent à la suite de la guerre et dans une vision rétrospective de celle-ci, en restituant

dans toute sa complexité le phénomène original. Le « bourrage de crâne » en est un exemple. La « propagande » en est un autre. Benjamin Gilles a su mener à bien cette opération nécessaire.

En fin de compte, les soldats sont libres de lire ou ne pas lire la presse quotidienne. Or ils la lisent massivement, avec une forte prédilection pour les journaux d'information. De même, ils sont libres de lire ou ne pas lire des romans, et à plus forte raison des romans qui traitent de leur propre vie. C'est ce que montre le succès du *Feu*. Mais pour voir quelles conclusions ils dégagent de ces lectures et quels profits ils en tirent, il faut comprendre comment ils lisent. Benjamin Gilles déploie tout son talent à reconstituer cet aspect fondamental de son sujet. En le faisant, il suggère que la lecture, au fond, aide les soldats à se situer par rapport à leur propre expérience, à leur propre drame, que ce soit par information, par distraction ou par la fabrication d'un imaginaire de leur propre vécu. Si l'on doutait de l'importance de ce rapport avec la guerre, la réaction de l'armée en apporte la preuve. Car cette dimension autoréflexive fait de la lecture un vrai enjeu pour le haut commandement face aux remobilisations nécessaires en 1917-1918. En fin de compte, le livre de Benjamin Gilles s'avère aussi suggestif pour l'histoire de la lecture que riche pour celle des poilus. Mais son mérite ultime, concernant ces derniers, est sans doute d'avoir un peu plus levé le voile de « l'incompréhensible ».

John Horne

« Le Faust de Goethe n'a rien à faire dans le sac du soldat.
Par contre, le désir, la volonté d'héroïsme
et l'ardente exaltation de la liberté de Schiller
peuvent fortifier et mûrir l'homme. »

Erich Ludendorff, *La Guerre totale*, 1935
(1937 pour la traduction française).

Introduction

En juillet 1916, le critique belge Roland de Marès livre pour la rubrique des lectures de la revue des *Annales politiques et littéraires* les résultats d'une enquête sur la lecture dans les tranchées. Il entend épargner à ses lecteurs les longs et fastidieux résultats de l'étude pour ne leur livrer que les conclusions les plus importantes : « Une récente enquête a établi que seuls nos poilus s'intéressent encore aux genres en faveur avant la grande crise. Pendant les longues journées d'attente dans les abris, les gourbis, ils relisent volontiers les pages qui les charmaient autrefois. On prétend même que les intellectuels réclament surtout Pascal, Montaigne et Rabelais ; les autres s'attendent aux récits compliqués des aventures sentimentales constituant le fond du traditionnel roman populaire¹. »

L'enquête semble parfaitement cerner les usages en vigueur dans les tranchées : les soldats occupent leur temps à relire les textes de l'avant-guerre et ils font montre d'un intérêt pour la littérature classique et populaire. Seulement, cette enquête est introuvable dans les archives, et Roland de Marès l'a probablement créée de toutes pièces pour les besoins de sa rubrique. D'où viennent tout de même ses remarques sur la lecture ? Les déduit-il de quelques lettres reçues par la rédaction et provenant de lecteurs mobilisés au front et qu'il généralise ? Correspondent-elles plus simplement à ses propres représentations des lecteurs ? Que l'on privilégie l'une ou l'autre des hypothèses, le critique

connaît la situation de la lecture en France. Il sait qu'elle est fortement implantée dans le pays et qu'elle est un véritable phénomène de masse. Cet arrière-plan culturel guide ainsi ses propres conclusions.

La France est en effet, à la Belle Époque, une société de lecteurs comme nous n'en connaissons plus aujourd'hui. Cette réalité tient en un chiffre : en 1914, le taux d'illettrisme de la population n'excédait pas 4 % ; près de cent ans plus tard, il est deux fois plus élevé. La comparaison n'est pas destinée à soutenir un argumentaire sur l'évolution de la maîtrise de l'écrit, mais elle sert à appuyer un fait : lire était la pratique culturelle la plus répandue et la plus populaire dans les années 1900. Pour expliquer cette dynamique, les historiens du livre et de la lecture ont mis en avant plusieurs facteurs, depuis l'alphabétisation croissante de la population encouragée par les politiques d'éducation jusqu'à l'essor de l'activité éditoriale et l'intérêt du public pour de nouveaux genres littéraires. Le basculement brutal et inattendu du pays dans la guerre, en août 1914, vient profondément déstabiliser les structures sociales, culturelles et politiques. Ces bouleversements agissent-ils aussi sur le comportement des lecteurs ? Face à cette question, il est étonnant de constater que, si la plupart des historiens s'accordent à faire des années 1914-1918 une rupture, peu de travaux se sont intéressés à la situation des lecteurs². Même les grandes synthèses sur le sujet n'abordent pas non plus ces années de guerre³. Le constat est également vrai pour la Seconde Guerre mondiale et le travail de Paul Fussell sur l'expérience de guerre des Britanniques et des Américains est un des rares à s'intéresser à la lecture en temps de guerre⁴.

Faire cette histoire s'avère complexe et semé d'obstacles. Roger Chartier a exposé pour le XVIII^e siècle les difficultés à connaître la réalité sociale et culturelle de la lecture, cette pratique éphémère, inventive, plurielle et en ce sens inaccessible⁵. Le propos pourrait être transposé à la Grande Guerre. Comment appréhender les usages de millions d'hommes confrontés à des conditions qui sont loin d'être idéales pour le développement de la lecture ? Les historiens n'ont pas été les seuls à questionner cette influence du contexte sur les pratiques. On doit en effet une partie des concepts et de la réflexion sur les usages et les expériences du lecteur aux théoriciens de la lecture et aux philosophes. Les travaux de Hans Robert Jauss sur les horizons

d'attente ont ainsi été fondamentaux. Son analyse, centrée sur le rapport entre le texte et le lecteur, insiste sur la notion d'attentes que ce dernier fixe sur l'imprimé et qui correspondent à son expérience, à ses besoins, à ses intérêts et à ses désirs⁶.

Quelles pouvaient être les attentes des lecteurs mobilisés et mis face à une réalité qu'ils n'avaient pas imaginée et encore moins anticipée ? En l'espèce, la réponse est impossible à donner pour 8 millions de citoyens venant d'horizons sociaux, politiques et culturels différents. Tous n'ont pas partagé non plus la même expérience du front, cette ligne de fer et de feu qui courait de la frontière suisse à la mer du Nord. Mais tous ont été soumis à l'autorité de l'armée qui entendait contrôler cet espace et les soldats qui s'y trouvaient. Ce pouvoir s'est exercé sur tous les aspects de la vie quotidienne des poilus, et l'institution militaire a ainsi tenté d'imposer ses règles à la lecture et de peser sur ses usages. Les conditions de la guerre elle-même sont venues se surimposer à ces initiatives. Les pratiques des combattants ont été marquées par l'espace du champ de bataille : lire dans une tranchée présente des contraintes qui n'existent pas à l'arrière. Le rapport au temps a aussi été une donnée capitale. En 1914, l'idée d'une guerre courte domine les esprits, et ce schéma mental configure les attentes. Avec l'éloignement de la perspective d'une fin imminente du conflit, sans cesse repoussée, les poilus projettent sur les livres et les journaux de nouveaux désirs et besoins. Ces facteurs ont agi sur les comportements des lecteurs et ont influé sur leurs attitudes face à l'imprimé. Ils ont créé une situation originale qui pose deux questions : qu'est-ce que lire en guerre et comment les pratiques ont-elles évolué avec le conflit ?

La lecture ne naît pas dans les tranchées. Ces propos sont marqués du sceau de l'évidence, mais ils impliquent d'observer la situation avant 1914 pour comprendre comment et pourquoi le rapport à l'imprimé se maintient, évolue ou se transforme. Il est en effet difficile d'analyser les pratiques culturelles sans les remettre dans une perspective diachronique. Ainsi, si la censure et le discours dominant sont deux dimensions caractéristiques des années 1914-1918, leurs fondements sont à chercher dans l'avant-guerre. En même temps, le conflit a été pour les contemporains un moment extraordinaire – au sens littéral du terme – par sa durée, son intensité et sa violence. Ces aspects

ont marqué l'acte de lire, c'est-à-dire la manière dont les mobilisés ont perçu et construit leur relation à l'imprimé. Cette dernière a également été captée par une iconographie officielle intéressée à montrer et à diffuser des images de la vie quotidienne des hommes dans les tranchées. Tous les poilus n'ont pas été des lecteurs actifs, mais la plupart étaient en mesure de l'être. Cette image ne correspond pas aux représentations habituelles que nous avons des soldats de la Grande Guerre. On voit ceux-ci plutôt comme des hommes passifs, habités par l'oisiveté et gagnés par la barbarie du combat. Ces traits ne cadrent pas avec l'idée que l'on se fait d'un lecteur. Et pourtant, la lecture – surtout celle de la presse – n'a jamais atteint un tel niveau de développement qu'au cours de la période. Or les journaux étaient, dans le même temps, au centre de toutes les critiques, accusés de propager le discours dominant et de bourrer le crâne des lecteurs.

Pourquoi la guerre a-t-elle été un moment si particulier pour la lecture ? Pour le comprendre, il faut revenir à l'expérience vécue par les mobilisés. Nous suivrons ainsi plusieurs lecteurs-combattants à travers leurs témoignages afin de saisir ce que la guerre a été pour eux et ce que lire a suscité comme pratique et attente. Ces hommes ont lu pour donner sens à ce qu'ils voyaient et ressentaient. Qu'il s'agisse de Jean Norton Cru, de Robert Dubarle, de Paul Lintier, de Pierre-Maurice Masson, de Jean Galtier-Boissière, d'André Pézard, de Marcel Étevé ou de Levis Kremer, tous étaient des membres représentatifs de cette société d'avant-guerre caractérisée par un développement inédit du livre et du journal. Comment leurs pratiques se sont-elles transformées au contact de la guerre ? Comment les usages ont-ils évolué face aux nouvelles conditions du combat ou à l'exercice de l'autorité militaire sur les lecteurs ? Qu'ont lu les hommes mobilisés dans les tranchées ? Les témoignages et les archives insistent sur la forte présence des quotidiens et dans une moindre mesure des livres. Journaux et ouvrages répondaient à des attentes propres liées à leur contenu, et leurs usages reflétaient des expériences différentes de la guerre, mais se comprenaient aussi à la lumière de l'histoire personnelle de chaque lecteur. Ces trois questions structurent la présente réflexion sur la lecture au front et questionnent plus largement sur la place de la culture en temps de guerre.

La lecture face à la guerre

B1684 - Soldat dans une tranchée de
la crête des Éparges (Meuse) 6-11-15



L'attente. Soldats dans une tranchée de première ligne. Crête des Éparges, 1915.
© Bibliothèque de documentation internationale contemporaine.

Achevé d'imprimer en juillet 2013
par Grafica Veneta, Italie,
pour le compte des éditions Autrement,
77, rue du Faubourg-Saint-Antoine, 75011 Paris.
Tél. : 01 44 73 80 00. Fax : 01 44 73 00 12.
Dépôt légal : septembre 2013.
N° d'édition : L.69EHAN000893.N001
ISSN : 1157-4488. ISBN : 978-2-7467-3747-1